

Laudationes pour le Prix du Jubilé

Madame la Présidente,
Mesdames et Messieurs, chers Collègues,

En tant que président du jury du Prix Jubilé, mais aussi en tant que doyen d'une Faculté des lettres, je me plais à noter en préambule que les trois représentants de la relève universitaire suisse que nous récompensons aujourd'hui ont ceci de commun qu'ils se montrent capables de l'investigation la plus minutieuse dans un domaine de recherche très pointu et d'une interdisciplinarité vraiment féconde, qui en fait de véritables hérauts de ce qui nous meut, les humanités: pour M. Erismann, c'est la philosophie antique et médiévale, mais aussi, par une heureuse nécessité les philologies grecque et latine, pour M. Stollberg, la musicologie, mais aussi la philosophie moderne et l'analyse des discours, pour M. Meizoz, la critique littéraire, mais aussi toutes les disciplines, ici auxiliaires, qui s'intéressent aux emplois esthétiques du langage.

André Wyss

NB: la rédaction des éloges a profité de l'apport des experts/lecteurs des travaux.

Christophe Erismann : «*Processio id est multiplicatio*. L'influence latine de l'ontologie de Porphyre: le cas de Jean Scot Erigène», in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*.

L'article du lauréat est l'exposé très consistant d'un élément de doctrine à la fois pointu et susceptible d'apporter un éclairage intéressant sur des enjeux centraux de la philosophie médiévale : comment Jean Scot Erigène peut-il utiliser les *Catégories* d'Aristote? La réponse apportée est passionnante: en s'appropriant l'interprétation de Porphyre, qui lit les *Catégories* de manière néo-platonicienne. Par l'analyse serrée de ce qu'Erigène doit à Porphyre, c'est tout l'héritage aristotélicien et platonicien (et surtout le subtil mélange de l'un et de l'autre) qui est interrogé. Le propos est original, clair et avec cela très rigoureux; il défend une position ferme et très prometteuse dans la recherche contemporaine sur la question, à laquelle cet article apporte quelque chose d'essentiel.

J'observe aussi chez l'auteur un souci qui n'est sans doute pas monnaie si courante dans les travaux académiques: en lisant la liste des huit points «à approfondir», qui donnent lieu à huit paragraphes, le lecteur a déjà les moyens de comprendre l'essentiel de ce qui justifie chacun de ces points. J'ajoute que cet article atteint une profondeur de vue, une rigueur et une érudition que l'on n'attend pas à ce degré chez un chercheur aussi jeune que M. Erismann; il allie ces qualités d'une façon rare, et qui plus est avec audace et imagination. La lecture que fait M. Erismann de Porphyre et de Jean Scot Erigène, si minutieuse, si patiente et toujours si claire, nous tient en haleine.

Arne Stollberg : «Künstlerische Bändigung des Entsetzlichen. Die Kategorien des Erhabenen und des Schönen bei Johann Gottfried Herder und Richard Wagner», *Schweizer Jahrbuch für Musikwissenschaft*. Neue Folge 23 (2003), Bern et a., Peter Lang.

Il s'agit d'un travail de grande ampleur (ses quatre-vingts pages serrées auraient pu donner un beau petit livre) et qui vaut par un caractère interdisciplinaire très marqué: le musicologue s'intéresse ici non pas seulement (ni même tant) à la musique d'un compositeur qu'à sa pensée, et plus encore à son écriture. M. Stollberg commente des textes de Wagner, notamment son essai sur Beethoven, en le considérant dans un réseau de textes philosophiques et c'est l'analyse des discours, non des partitions qui l'attache (encore que la musicologie pure, à savoir l'analyse de la musique de Wagner, revienne à un moment tout à fait décisif sur le devant de la scène, si j'ose dire).

A travers quelques notions clés (le beau, le sublime...), c'est toute l'esthétique du romantisme allemand qu'interroge le lauréat. Dans le cadre d'une polarisation forte entre les «idéalistes», qui pensent la musique comme susceptible d'être saisie par l'entendement (*erfassen* – Kant, Schiller, Hanslick) et les «romantiques», pour qui elle doit en premier lieu être éprouvée par les sens (*erfahren* – Hoffmann, Schopenhauer, Nietzsche, Wagner), il montre que l'essentiel des idées et même des expressions employées par ces quatre derniers auteurs avaient déjà été formulé par Herder. M. Stollberg se donne toujours et patiemment les moyens d'une investigation précise dans les textes. Mais il manifeste également un excellent esprit de synthèse et une grande maîtrise des sources.

Jérôme Meizoz : «L'écriture des patois en Suisse romande: un tabou diglossique?», dans l'ouvrage collectif *Polyphonies littéraires en Suisse romande* (Collection Variations).

En récompensant le texte de M. Meizoz, le jury du Prix Jubilé ne distingue pas seulement un article, mais peut-être plus encore son auteur, et à travers lui toute une œuvre déjà considérable. A 37 ans, Jérôme Meizoz appartient en effet à la catégorie supérieure des chercheurs, à la relève dans ce qu'elle a de plus précieux en Suisse romande. Auteur de sept livres et d'articles par dizaines, il est aussi un écrivain fécond, auteur de livres remarquables, et enfin chroniqueur, journaliste, observateur de la vie culturelle.

L'article de lui que nous primons porte sur la question en soi interdisciplinaire des patois: interdisciplinaire par le fait qu'elle touche à la philologie, à la dialectologie, à la sociolinguistique et à la littérature. M. Meizoz explore les différentes modalités d'emploi des dialectes dans la littérature de la Suisse française aux XIX^e et XX^e siècles, de Jean-Jacques Rousseau à Valère Novarina. Examinant l'interdit qui a été jeté par les grammairiens et les esthètes de la langue sur le patois dès le début du XIX^e siècle, il observe que les écrivains ont adopté à l'égard de cet interdit des solutions formelles «qui vont de la mention folklorisante (arborer le patois comme signe d'authenticité, comme lieu nostalgique du passé) au recours stylistique moderne (explorer, dans une syntaxe française, les virtualités formelles du dialecte)».

Dans cet article, dont la brièveté tranche avec ceux que nous primons par ailleurs, se condense le propos riche et foisonnant de quelqu'un qui connaît une vaste matière et n'en a traité qu'un petit bout, à l'usage des participants d'un colloque. La typologie est féconde, le développement très clairement articulé, les conclusions tout à fait convaincantes.